

assurément, très facile de nier, mais non d'interpréter dans un autre sens, certains faits attestés par de bons observateurs lors des épidémies de diphthérie. Serait-ce, comme on l'a dit, par la voie de l'haleine, que la contagion fût possible? L'air si fétide qu'expirent les malades serait-il le véhicule de miasmes spécifiques, qui n'eussent qu'une assez petite sphère d'action à distance, mais qui, là, fussent dangereuses à respirer? (96.)

434. *Thérapeutique.* — On peut, on doit même quelquefois, selon les indications, débiter par une médication antiphlogistique, telle que la réclamerait une stomatite simple (423. A.). Mais une fois l'excès d'irritation apaisé, il faut se hâter de recourir à la médication hétérophlegmasique. L'un des meilleurs remèdes en ce genre est celui que Van Swiéten a recommandé (*loc. cit.*), c'est à savoir, l'acide chlorhydrique liquide (esprit de sel marin) : on touche les plaques couenneuses avec un pinceau de charpie imbibé de cet acide; ou bien, au lieu d'employer l'acide seul, on le mélange avec une proportion égale, double, triple ou quadruple de miel rosat, suivant la sensibilité des tissus malades : l'application du remède doit être exactement faite sur toutes les plaques, une fois par jour ou seulement de deux jours l'un, jusqu'à ce que la marche du mal s'améliore, et que la résorption de la matière couenneuse se prononce franchement. L'alun et l'azotate d'argent réussissent quelquefois là où l'acide chlorhydrique a échoué. En cas de points gangréneux, collutoires avec la décoction de quinquina, avec la liqueur de Labarraque; au besoin, cautérisation avec le fer rouge. Voir en *Pathologie chirurgicale* l'article *Stomatite gangréneuse*.

ARTICLE XVI.

PHARYNGITE.

(Auteurs contemporains. — De Φάρυγγις, gen. Φάρυγγος.)

435. *Bibliographie.* — CHOMEL et BLACHE. — (Dans le *Repertoire général des sciences médicales*, t. III. — Article *Angine*). — § I^{er}, *Angine simple*.

GUERSANT. — (*Ibidem.*) — § II. *Angine couenneuse ou pseudo-membraneuse*.

VIDAL (de Cassis). *Du diagnostic différentiel des diverses espèces d'angines*. Thèse d'agrégation. Paris, 1832, in-4°.

BRICHETEAU. *Précis analytique du croup, de l'angine couenneuse, et du traitement qui convient à ces deux maladies*. Paris, 1826, in-8°.

DESLANDES. *Exposé des progrès et de l'état actuel de la science sur cette question : l'angine gangréneuse et le croup, considérés sous*

le rapport de l'état local qui les constitue, sont-ils identiques? — Réponse affirmative. — (Dans le *Journal des progrès des sciences et institutions médicales*, année 1827, t. I^{er}, p. 152-200.)

RILLIET et BARTHEZ. *Mémoire sur quelques points de l'histoire des angines et des gangrènes du pharynx chez les enfants*. (Dans les *Archives*, décembre 1841.)

436. *Idee sommaire de la pharyngite.* — A. Qui dit pharyngite, accuse clairement, précisément, infailliblement l'inflammation du pharynx. Or, généralement, l'inflammation est bornée, là, à la membrane muqueuse; et, d'ailleurs, l'inflammation du tissu cellulaire sous-muqueux et inter-musculaire fut-elle primitive au point de vue théorique, ne peut réellement avoir lieu, au point de vue pratique, qu'en coexistence avec l'inflammation de la muqueuse. En un mot, la pharyngite muqueuse, catarrhale, énanthémateuse, peut exister seule; et, en cas de pharyngite phlegmoneuse, elle est encore là comme élément indispensable de la maladie. C'est donc de la pharyngite en tant que phlegmasie muqueuse que nous avons surtout à nous occuper.

B. Synonymes :

α. Κυνάγχη d'Hippocrate : terme générique sous lequel les diverses angines, tant celles du pharynx que du larynx, sont évidemment indiquées dans le *Pronostic* (édition Kuhn, t. I, p. 114-5). Ce mot vient de Κύν, gén. Κύνος, chien, et de ἄγχω, j'étrangle, parce que, disent les étymologistes, il y a, dans les cas graves, une dyspnée suffocante, à tel point que les malades ne peuvent respirer qu'en tenant la bouche toujours béante, et en tirant la langue à la façon d'un chien haletant. Aussi, postérieurement à Hippocrate, les médecins grecs ne continuèrent à dire Κυνάγχη, que pour désigner les cas les plus fâcheux, ceux où la suffocation est imminente, et notamment, il n'y a pas le moindre doute à cela, ceux de laryngite sur-aiguë. Dans les cas moins terribles, ils dirent Συναγχη (mot où la préposition Συν n'a nullement son sens propre, le sens de notre préposition avec, mais où elle est, comme il arrive en tant d'autres mots composés, purement explétive). Enfin, même, dans les cas les plus légers, dans ceux où il y a rougeur et tumeur à l'arrière-bouche, mais sans dyspnée, ils dirent Παρασυναγχη (de Παρά, préposition qui, dans la composition des mots, sert à atténuer la signification du radical). De là, dans la latinité médicale des modernes, ces termes si communs à rencontrer : *Cynanche*, *Synanche*, *Parasynanche*. Sauvages, entre autres, a posé, dans sa classe des phlegmasies, le genre *Cynanche* (cl. III, gen. 20). A coup sûr, mes lecteurs, s'ils ne le savaient déjà, ont reconnu que le mot *Cynanche*, par corruption, est devenu en français *Esquinancie* : terme aujourd'hui

vieilli et surtout abandonné des médecins, mais encore très usité parmi les gens du monde et parmi le peuple, toujours, il est vrai, avec l'idée d'une certaine gravité dans la maladie, comme par un sentiment traditionnel et profond de la stricte étymologie.

ε. *Angina* de Celse (lib. IV, c. 1, sect. 2, *De cervicis morbis*). Aujourd'hui le terme d'*angine* est fort en honneur. Et pourtant c'est un terme qui prête beaucoup à l'ambiguïté, et qui est désormais bien difficile à réduire à une signification une et précise. Et pourquoi? C'est que nos devanciers, le grand Boerhaave entre autres, l'avaient entendu, j'ai déjà eu occasion de le dire ailleurs (416. C.), au point de vue symptomatologique, et pour désigner toutes les affections de la gorge, inflammatoires ou autres, qui ont pour double symptôme la dysphagie et la dyspnée (Boerhaave, *Aphorism.*, n° 783); de là, par exemple, chez divers auteurs, les *angines squirreuses*, *polypeuses*, *anévrismatiques*, etc. (dus à la présence d'un squirre, d'un polype, d'une tumeur anévrismale, etc.); de là, aussi, les *angines convulsives*, *angines hystériques*, *hydrophobiques*, etc., etc. Les auteurs de notre siècle, au contraire, n'ont plus voulu entendre et définir les *angines* qu'en tant que maladies analogues sous le point de vue de la nosographie organique, en tant que *maladies inflammatoires*. M. Chomel, en particulier, veut exclusivement désigner, sous le nom d'*angines*, les *phlegmasies* de la membrane muqueuse qui s'étend depuis l'isthme du gosier jusqu'au cardia, d'une part, et jusqu'à l'origine des bronches d'une autre part. Toutefois, malgré la précise définition de ce professeur, l'usage n'en prévaut pas moins, parmi bien des médecins, de comprendre dans la catégorie générale des *angines*, et notamment à titre d'*angine tonsillaire*, les cas où l'inflammation envahit le parenchyme des amygdales, en un mot, l'*amygdalite* elle-même, qu'il est si à propos de mettre à part, ainsi que l'a fait M. Chomel, et qui ressortit si évidemment à notre tribu des *phlegmasies parenchymateuses*. Bien plus, l'usage prévaut encore de nommer *angine* de poitrine un état morbide qui n'est caractérisé qu'à un point de vue purement symptomatologique, — un état où il y a bien dyspnée, et même dyspnée suffocante, mais de dysphagie point du tout, — un état qui peut, selon les cas, être, ou bien une simple névrose, une névrose idiopathique, ou bien un effet symptomatique des vices organiques du cœur, ou bien aussi, peut-être, un rhumatisme cardiaque. (*Leçons sur le rhumatisme*, p. 388-9.) Voir, au surplus, la *Nosographie symptomatique*. Quoi qu'il en soit, ce que nous appelons à si bon droit et en toute raison la *pharyngite*, beaucoup de nos contemporains persistent à l'appeler *angine gutturale*, *pharyngée* ou *pharyngienne*.

γ. *Blennisthmie*, d'Alibert (fam. X, *Blennoses*, genre 8): genre comprenant, ou plutôt confondant à tort, et les cas de *pharyngite*, et ceux

de *laryngite*, en trois espèces, savoir: 1° *blennisthmie simple*, 2° *blennisthmie compliquée* (avec le catarrhe pulmonaire, ou avec la fièvre scarlatine), 3° *blennisthmie épidémique* (ce sont les épidémies de *pharyngite diphthérique* et de *croup*).

C. Les formes anatomiques primitives, sous lesquelles l'inflammation se produit à la membrane muqueuse du pharynx, peuvent, comme de raison, être diverses.

α. Il y a la *forme érythémateuse*. C'est tout uniment une rougeur plus ou moins vive de la muqueuse, avec ou sans boursofflement, tantôt avec excès de sécheresse, tantôt avec supersécrétion de mucus. C'est là ce qu'on peut nommer la *pharyngite simple*.

ε. Il y a la *forme aphtheuse* (299. E.). Les *aphthes* du pharynx se présentent absolument tels que ceux de la bouche (424).

γ. Il y a la *forme pustuleuse* (299. E.), qui, comme la précédente, a encore là sa raison d'être, puisque l'épithélium existe encore là. C'est particulièrement en cas de *variole* qu'elle peut envahir le pharynx, tout comme la bouche (427.).

δ. Il y a la *forme pultacée* (299. K.), par le fait de la sécrétion d'une matière caséiforme, qui reste adhérente en guise de plaques ou de flocons à la membrane muqueuse. Cette matière, d'ailleurs, se laisse aisément enlever avec le doigt ou avec un corps dur; mais elle se reproduit avec une prodigieuse facilité. Au reste, la *pharyngite pultacée* rentre dans l'histoire du *muguet*, dont elle n'est, pour ainsi dire, qu'un élément (voir plus bas l'article xx).

ε. Il y a enfin la *forme couenneuse* ou *diphthérique* (299. K.).

D. La *pharyngite*, quelle que soit sa forme, a pour symptôme fonctionnel à peu près constant la *dysphagie* dans un degré plus ou moins considérable, mais pas aussi constamment, tant s'en faut, la *dyspnée*. Il y a un sentiment de chaleur et de gêne dans la gorge; quelquefois même le malade éprouve comme une sorte de *strangulation incessante*. La voix peut se montrer altérée, et notamment prendre un timbre nasonné.

E. Il me paraît intéressant de remarquer qu'on doit distinguer de la *pharyngite* une affection que bien des praticiens confondent avec elle, une affection qui se montre, il est vrai, absolument la même en fait de symptomatologie fonctionnelle, mais a une tout autre nature; je veux dire une sorte d'*angine rhumatismale*, ou mieux, le *rhumatisme pharyngien*, dont la réalité est mise hors de doute et de sérieuse contestation dans les *Leçons sur le rhumatisme* (p. 50-1. — Observ. III^e, X^e et XVI^e). Et, pour ma part, je n'hésite pas à professer que les muscles du pharynx sont plus souvent rhumatisés qu'on ne le pense communément. En pareil cas, le malade éprouve une *dysphagie* plus ou moins

notable, qu'il sent dépendre évidemment de ce que les mouvemens du voile du palais ou de ceux qui leur succèdent immédiatement pour l'acte de déglutition, ne peuvent s'exécuter qu'avec douleur; et cependant il y a défaut absolu de rougeur morbide au pharynx, ainsi qu'à l'isthme par où la bouche communique et se continue avec cette cavité-là. Or, indépendamment de ce que le rhumatisme pharyngien a de curieux au point de vue théorique, nul doute qu'au point de vue purement pratique il n'exige jamais, ou presque jamais, l'artillerie de moyens antiphlogistiques qu'on se hâte trop souvent de déployer contre lui comme si c'était contre une inflammation.

Maintenant il me semble à propos d'examiner en particulier : 1° la pharyngite simple, 2° la pharyngite diphthérique. C'est ce que je m'en vais faire dans les deux paragraphes qui suivent.

§ 1^{er}. De la Pharyngite simple en particulier (436. C. a.).

437. *Nosologie*. — A. Synonymes principaux : — *Παρασυναγγίτις* des Grecs (436. B. a.). — *Cynanche pharyngea* de Sauvages, *loc. cit.*, sp. 8. — Angine gutturale (de Pinel). — Angines gutturale et pharyngée de M. Chomel. Voir la proposition suivante (B.).

B. Le pharynx étant accessible à notre vue sur le vivant, on a pu, sous le simple rapport du plus ou moins d'étendue que l'inflammation occupe à la surface de cette assez petite cavité, multiplier les variétés de pharyngite. En effet, l'inflammation peut envahir tout ou partie de la muqueuse. Or, lorsque l'inflammation est partielle, elle peut être bornée : 1° à la portion de membrane muqueuse qui revêt l'isthme du gosier, les piliers et le voile du palais, et les amygdales, sans que celles-ci soient enflammées dans leur parenchyme; 2° à celle qui revêt ce qu'on nomme vulgairement le fond de l'arrière-bouche, et qui est une partie encore accessible à la vue; 3° enfin, à celle qui revêt la partie inférieure et cachée du pharynx. De là, trois variétés de pharyngite partielle. Or, la première de ces variétés est précisément ce que M. Chomel nomme *angine gutturale*; et les deux autres variétés sont, pour lui, l'*angine pharyngée* proprement dite, subdivisée en *supérieure* et en *inférieure*.

C. Voici maintenant les symptômes qui caractérisent chacune des variétés précédemment posées.

α. Lorsque l'isthme du pharynx est la seule partie où la muqueuse soit enflammée, sans complication d'amygdalite, la vue peut aisément constater là, et rien que là, une rougeur plus ou moins vive, quelquefois une rougeur écarlate, qui contraste avec la rougeur naturellement pâle, et restée telle, de la paroi postérieure ou pré-vertébrale du pharynx. Le malade accuse là une sensation d'étranglement, quelquefois

seulement un peu de chaleur ou de prurit. Il y a dysphagie, mais point de dyspnée; la déglutition est donc plus ou moins douloureuse, difficile même, mais jamais absolument impossible. Ce sont surtout les liquides qui courent risque d'être, comme on dit vulgairement, avalés de travers, par cela même qu'ils exigent pour être bien avalés une extrême précision dans les mouvemens. Or, la douleur nuisant comme de juste à une telle précision, souvent ils reviennent en partie par le nez avec éternuemens, ou bien il en tombe quelques gouttes dans le larynx, ce qui provoque aussitôt une quinte de toux. Si, ce qui a lieu quelquefois, la luette participe à l'inflammation, et se trouve gonflée, allongée, de manière à chatouiller incessamment la base de la langue, cela provoque à chaque instant des mouvemens de déglutition, tout douloureux qu'ils sont, quelquefois aussi des nausées, même des vomissemens. Assez fréquemment la voix prend un timbre nasonné. La sécrétion muqueuse s'altère (299. I.); d'où il résulte assez souvent qu'on aperçoit, sur les amygdales, de petites taches qui ne sont rien autre chose que du mucus grisâtre et visqueux. Le matin, le malade expulse avec peine quelques grumeaux de ce mucus devenu concret, parfois mêlés à de petits caillots noirâtres, qui proviennent d'une exhalation hémorragique. En vertu de la loi, déjà tant de fois citée, des rapports pathologiques de la supersécrétion des glandes avec l'inflammation des muqueuses (299. J.), la pharyngite, et surtout celle de l'isthme, donne lieu au ptyalisme; d'où, en raison de la dysphagie, un crachotement perpétuel. C'est là, encore, le *ptyalisme catarrhal* de Sauvages, tout comme en cas de stomatite simple (421. G.). Là encore, sans l'intervention d'une influence mercurielle, le ptyalisme peut se déclarer avec une abondance excessive; et ce fait si important à connaître pour les jeunes praticiens, les auteurs de notre époque ne l'indiquent pas d'une façon assez expresse, ou même le passent sous silence. Dans la *Médecine clinique* de Pinel (p. 174.), on trouvera l'observation curieuse d'un ptyalisme qui, au cinquième jour d'une pharyngite, se manifesta d'une façon vraiment démesurée, et persista quelques jours encore après la résolution des phénomènes inflammatoires de la membrane muqueuse. J'ai aussi observé moi-même quelques cas semblables.

ε. Lorsque le siège de la phlegmasie muqueuse est borné à la portion postérieure-supérieure du pharynx, la vue de l'observateur peut encore plonger jusque là, constater l'existence de la rougeur morbide, et parfois, aussi, apercevoir des morceaux de mucus grisâtre qui adhèrent fortement à la membrane muqueuse, et qui, soyez-en bien avertis, peuvent être pris, faute d'expérience et surtout faute d'attention, pour des ulcères syphilitiques. Au surplus, dans cette variété de la pharyngite, il peut se faire que la muqueuse reste constamment sèche, et que ce senti-

ment de sécheresse au fond de la gorge soit la principale incommodité dont le malade ait à se plaindre. C'est même là ce qu'on observe généralement comme forme chronique du mal. Quoi qu'il en soit, aiguë ou chronique, avec ou sans sécrétion catarrhale, cette variété de pharyngite rend la déglutition plutôt douloureuse que difficile; car la portion postérieure-supérieure du pharynx concourt fort peu activement, comme on sait, aux mouvemens de déglutition, et la douleur ici ne tient plus guère qu'au seul contact du bol alimentaire et des boissons sur une surface enflammée. N'oublions pas d'ajouter que la voix se trouve ici souvent altérée, souvent enrouée.

γ. Si l'inflammation occupe uniquement la portion inférieure du pharynx, le mal n'est plus du tout visible. Mais le sujet accuse un sentiment de gêne, une douleur plus ou moins vive au niveau du cartilage thyroïde. Cette douleur s'exaspère surtout par la compression que les doigts peuvent exercer sur le cou en arrière du larynx, c'est-à-dire sur la partie malade autant que la disposition anatomique de la région permet de le faire. Elle s'exaspère aussi, bien entendu, lors de la déglutition. Et ici la déglutition se montre tout à la fois douloureuse et difficile. Le bol alimentaire, une fois parvenu au niveau du larynx, semble s'arrêter un instant; les liquides sont souvent *avalés de travers*, et de là les quintes de toux, les attaques de dyspnée. Ici, encore, la voix est souvent altérée.

δ. Rien de plus aisé, maintenant, pour nos lecteurs que de rassembler dans leur pensée, que de fondre en une seule et même conception les symptômes caractéristiques des trois variétés précédentes, et de se faire ainsi une image exacte de la pharyngite générale à titre de quatrième et dernière variété.

D. La pharyngite simple est assez fréquemment accompagnée d'un engorgement plus ou moins douloureux des ganglions lymphatiques dits jugulaires.

E. Dans bien des cas, la pharyngite simple est apyrétique. Dans d'autres cas, au contraire, il y a un ensemble de symptômes généraux, une fièvre inflammatoire (280. D.); et souvent même, en semblable circonstance, cette fièvre est évidemment prodromique (299. M.), elle existe avant que les phénomènes inflammatoires soient nés sur le pharynx, c'est-à-dire sur un organe où l'on peut en constater les premières manifestations. Bien des fois elle s'apaise et tombe à l'apparition de la pharyngite, qui, loin d'être là l'affection principale, n'est qu'accessoire et secondaire par rapport à la fièvre, et se montre comme la crise, l'heureuse terminaison de celle-ci. Ne perdons jamais de vue l'enseignement qu'un fait de ce genre nous donne à l'égard des rapports qui peuvent exister entre la fièvre et les symptômes généraux, d'une part, et les

phlegmasies, d'autre part. Combien est erronée, grand Dieu! combien est contraire aux faits les plus vulgaires, les plus palpables, la doctrine de ceux qui ont voulu subordonner, dans tous les cas sans exception, la fièvre à l'inflammation, qui ont voulu poser celle-ci comme la cause constante, et jamais comme l'effet de celle-là!

F. La terminaison de la pharyngite simple est, en général, heureuse. La résolution (281. B. — et 299. N.), au bout d'un à deux septénaires, voilà la règle. Très rarement il y a suppuration, et formation d'un abcès au-dessous de la membrane muqueuse. Encore bien plus rarement peut-il se faire que la gangrène ait lieu; mais enfin il y en a quelques exemples dans les fastes de l'art; et, dans ce cas-là même, si le mal est purement local, s'il ne tient pas à quelque diathèse funeste qui frappe aussi de gangrène quelque viscère important dans les profondeurs de l'économie, le malade peut encore fort bien guérir, et en être quitte pour la perte de substance plus ou moins considérable qui restera après la chute de l'escarre, pour la perte, par exemple, de la luette et de tout ou partie du voile du palais.

G. Chez certains sujets, la pharyngite érythémateuse passe à l'état chronique et y persiste opiniâtrément. Mais c'est le plus communément, à en juger du moins par mes observations personnelles, le résultat d'une fâcheuse persévérance de l'individu dans des habitudes qui sont contraires à la guérison de sa maladie, et notamment dans l'habitude de fumer du tabac avec excès. A l'heure qu'il est, j'ai sous les yeux trois jeunes gens atteints de pharyngite chronique, et qui tous trois ont été d'enragés fumeurs, et ne pourront qu'à grand'peine se défaire de leur déplorable habitude, condition que je regarde comme indispensable pour le retour de la muqueuse pharyngienne à l'état normal.

H. Si, bien des fois, la muqueuse pharyngienne n'est enflammée que dans une certaine portion de son étendue, d'autres fois, au contraire, la pharyngite générale elle-même n'est pas un mal isolé sur le système muqueux, mais fait partie d'une affection catarrhale qui envahit tout à la fois les fosses nasales, le pharynx et les voies aériennes. Chez beaucoup de sujets, elle vient se greffer sur la stomatite mercurielle, ou plutôt elle naît de celle-ci par voie de propagation continue du molimen phlegmasique. N'oublions pas enfin de remarquer qu'elle est une complication à peu près constante en cas de scarlatine.

438. *Etiologie.* — (287 et 300.) — Dans une bonne partie des cas, la pharyngite érythémateuse est due à l'action d'une cause déterminante: elle naît, par exemple, sous le coup de quelque irritation directement adressée à la muqueuse pharyngienne, sous l'obligation de respirer un air froid la bouche grande ouverte et surtout contre le vent, comme dans une course prolongée et dans l'équitation au galop, ou bien de respirer

un air mêlé de vapeurs âcres, — sous la déplorable habitude de fumer à l'excès, — sous le contact des boissons très froides ou très chaudes, — sous l'impression inaccoutumée ou par trop abusivement répétée des alcooliques, — sous les atteintes encore plus dangereuses et plus infaillibles des liquides surchargés de principes acides, alcalins, caustiques, etc., etc.; elle naît aussi sous l'influence du mercurialisme, mais ce n'est jamais que consécutivement à la stomatite. Mais, dans beaucoup d'autres cas, la pharyngite érythémateuse éclôt pour ainsi dire d'elle-même en l'absence des causes propres à la déterminer, avec ou sans l'intervention de quelque cause occasionnelle banale. Quelquefois, elle est due à une cause spécifique, comme il n'y a pas lieu d'en douter à l'égard de la pharyngite scarlatineuse, et comme on peut le présumer avec un haut degré de vraisemblance toutes les fois que la pharyngite se produit comme un des élémens d'une affection catarrhale épidémique.

439. *Thérapeutique.* — (290.) — Gargarismes émolliens, pédiluves révulsifs, boissons délayantes: voilà tout ce qu'il faut pour les cas les plus légers. Si l'inflammation est très intense, la saignée locale est, sans doute, indiquée, indépendamment même de la saignée générale que peut particulièrement réclamer le mouvement fébrile et l'état hypersthénique; sans doute, encore un coup, les applications de sangsues sous les angles de la mâchoire et sur les côtés du larynx, peuvent servir à modérer et à abrégier la pharyngite; mais il importe de faire nos réserves à l'égard du sexe féminin, tant pour le cas qui nous occupe ici que pour toutes les autres phlegmasies et affections de la gorge; c'est, veux-je dire, qu'il faut considérer en général le sexe féminin comme une condition formelle de contre-indication relativement à l'application des sangsues ou des ventouses scarifiées sur le cou; car, combien de femmes ne pardonneront jamais au médecin, et elles auront raison, de leur avoir imprimé là d'indélébiles stigmates, et de leur avoir gâté la peau dans une région que la mode commande de laisser à nu! Et pourquoi, la plupart du temps, ce sacrifice de la beauté naturelle? Pour des cas peu graves ou qui ne le sont pas assez pour exiger impérieusement une saignée locale là même, et non pas autre part que là. Or, en bonne conscience, ce n'est qu'en cas de danger imminent, en cas d'indication urgente, que chez les jeunes femmes ou les petites filles, on doit, malgré la contre-indication, passer outre à l'exécution des saignées locales sur le cou. Et assurément, dans la pharyngite simple en particulier, une telle urgence ne sera qu'une exception bien rare.

Dans la pharyngite chronique, les gargarismes alumineux sont, à mon avis, un moyen précieux pour modifier la vitalité morbide de la muqueuse; et, si je ne me trompe, ils ont eu véritablement une grande part à quelques cures fort heureuses que j'ai faites en ce genre. Mais ce

qui importe aussi, en pareil cas, ce qui importe dans le plus haut degré, c'est que le malade renonce aux mauvaises habitudes de son régime, aux habitudes qui ont engendré la pharyngite, ou du moins l'ont grandement favorisée, et l'entretiennent, comme, par exemple, une alimentation trop épicée, une consommation abusive des liqueurs fortes, une passion démesurée pour la pipe ou le cigare, etc., etc. Après cela, saignées générales ou locales, exutoire à la nuque, médicaments dépurans: voilà encore ce qu'on doit employer selon les indications individuelles, et ce qu'on emploie journellement avec les plus brillans succès.

§ II. De la Pharyngite diphthérique (299. K.).

440. *Nosologie* — Α. Αἰγυπτιακαὶ Συριακά ἔλκεα (Ulcères égyptiens et syriaques) d'Arétée (*Des causes et des signes des maladies aiguës*, liv. I, ch. 9). — *Cynanche ulcerosa* et *C. gangranosa* de Sauvages (*loc. cit.*, sp. 4 et sp. 5). — Maux de gorge malins et gangréneux, Angine maligne, contagieuse, pestilentielle (des divers épidémiographes du dernier siècle). — Angine gutturale gangréneuse (de Pinel). — Diphthérie pharyngienne (de M. Bretonneau). — Angine pseudo-membraneuse ou couenneuse (de M. Guersant). — Angine pseudo-gangréneuse (de quelques auteurs contemporains), par une sorte de protestation expresse contre l'erreur de nos devanciers, qui avaient pris les plaques diphthériques pour autant d'escarres.

B. La pharyngite diphthérique débute insidieusement, dans la plupart des cas, et sans que l'intensité du molimen inflammatoire soit en rapport avec la funeste gravité de la sécrétion couenneuse qui s'opère. A peine si le sujet accuse un peu de chaleur, un peu d'embarras dans la gorge; et déjà, pourtant, si l'on vient à examiner cette partie, on aperçoit de petites plaques d'un blanc jaunâtre et d'un aspect lardacé sur les amygdales, sur le voile du palais, sur le fond du pharynx. Ces plaques vont ensuite s'agrandissant et se réunissant entre elles. Quelquefois, toute la surface du pharynx est déjà envahie, déjà revêtue d'une pseudo-membrane continue, et voilà seulement que la dysphagie se déclare. On est surpris à l'improviste; à une scène de calme et de pleine santé succède tout-à-coup une scène de symptômes alarmans. Dysphagie de plus en plus considérable, voire dyspnée plus ou moins prononcée selon le boursoufflement de la muqueuse, selon la tuméfaction des amygdales. Haléine infecte. Engorgement des ganglions jugulaires. Toux fréquente. Fièvre, mais le plus souvent avec prostration des forces.

C. Je n'insiste pas ici sur la description et sur la marche des plaques couenneuses; car je n'aurais qu'à répéter ce que j'ai déjà dit touchant cette production pathologique dans l'histoire de la stomatite diphthé-

rique (432. C. D.) ; et j'y renvoie le lecteur. Remarquons néanmoins ici, encore une fois, que la terminaison de cette phlegmasie spécifique par la gangrène d'un ou plusieurs points du pharynx est une exception rare.

D. Tant que la pharyngite diphthérique existe isolément sur le système muqueux, le danger n'est pas encore très grand, ou du moins n'est pas le plus grand possible. Sans doute la mort peut survenir en pareil cas ; mais c'est bien plutôt par le fait de l'état général, par le fait de l'adynamie ou sont les forces vitales, que par le fait des phénomènes locaux qui ont le pharynx pour théâtre. Mais ce qui est surtout à craindre, c'est la tendance du molimen d'inflammation diphthérique à se propager dans les voies aériennes : car, autant il est rare, et c'est là un contraste bien digne de remarque, autant, dis-je, il est rare que la stomatite diphthérique vienne à entraîner par voie d'extension continue le développement deutéropathique de la pharyngite de même nature, autant il est commun, au contraire, que celle-ci, abandonnée à elle-même, fasse naître le croup, le terrible croup, c'est-à-dire une espèce d'inflammation diphthérique qui est mortelle par elle-même ; mortelle par ses effets locaux, en obstruant les voies aériennes et en déterminant une apnée trop souvent, hélas ! irrémédiable.

441. *Étiologie.* — Mêmes conditions à cet égard que pour l'étiologie (433.) de la stomatite diphthérique ; mêmes lumières, même obscurité, rien de plus, rien de moins.

Toutefois, je ne saurais m'empêcher de faire un rapprochement, une remarque de topographie médicale, qui, ce me semble, trouve ici naturellement sa place, quoique par voie de parenthèse. Et cette remarque, qui a trait à l'endémicité de la pharyngite diphthérique dans certaines contrées, et qui est assurément de nature à intéresser nos lecteurs, c'est que la Touraine paraît être en France ce que furent, d'après le témoignage formel et irrécusable d'Arétée, la Syrie et l'Égypte dans l'ancien monde ; là, en effet, cette affection est toujours des plus fréquentes à se montrer, soit sporadiquement, soit par véritables épidémies qui se renouvellent de temps à autre.

442. *Thérapeutique.* — L'indication fondamentale, la première de toutes, une fois le mal déclaré et reconnu, c'est de recourir aussitôt à la médication hétérophlegmasique (209. D.) ; il s'agit moins, en effet, de guérir ou de soulager sur l'heure les points malades que de changer profondément, coûte que coûte, la nature intime du molimen inflammatoire, que d'enrayer la production de la pseudo-membrane et de prévenir ainsi la funeste extension du même mal dans les voies aériennes. Pour cela, les meilleurs topiques à employer sont le miel rosat chargé d'acide chlorhydrique dans la proportion d'un tiers, d'un quart ou d'un cin-

quième, et la solution concentrée d'azotate d'argent : à l'aide d'un pinceau de charpie, on porte ces agens hétérophlegmasiques ou plutôt véritablement cathérétiques sur tous les points entrepris de la muqueuse pharyngienne, et, au besoin, sur toute l'étendue de cette muqueuse.

Après cela, nul doute que, selon les indications individuelles, selon l'état des forces, etc., on ne puisse et on ne doive mettre en œuvre les saignées générales ou locales, les pédiluves, les sinapismes aux extrémités inférieures, le quinquina, les stimulans, etc., etc. Les vomitifs peuvent être utiles et comme moyen perturbateur pour enrayer les progrès de la phlegmasie spéciale du tissu muqueux, et comme moyen propre à détacher, à expulser mécaniquement les plaques de matière couenneuse.

ARTICLE XVII.

OESOPHAGITE.

(Auteurs contemporains. — De Οισοφαγος.)

443. *Aperçu nosologique.* — L'œsophagite serait une espèce d'angine, au point de vue où la définition des angines a été posée par M. Chomel (436. B. 6.). C'est une affection extrêmement rare, en tant, du moins, qu'affection isolée, en tant qu'elle a lieu primitivement, idio-pathiquement, et sans faire partie d'un énanthème étendu qui occupe à la fois, comme, par exemple, en cas de muguet, de variole, etc., plusieurs régions continues du système muqueux. Toujours est-il que la muqueuse œsophagienne peut s'enflammer soit uniquement dans un point de son étendue, soit depuis le pharynx jusqu'au cardia. En pareil cas, la douleur se fait sentir derrière le cartilage cricoïde et la trachée-artère, entre les deux épaules, sous l'appendice xiphoïde, ou dans tous ces endroits à la fois. Tantôt elle n'a lieu que dans la déglutition ; tantôt elle est constante, mais alors la déglutition ne manque pas de l'exaspérer plus ou moins considérablement. Elle consiste généralement dans un sentiment de chaleur cuisante ; et il semble aux malades qu'en avalant les boissons même les plus douces ils éprouvent une sorte de brûlure. Quand l'œsophagite siège particulièrement dans le cou, ou près de l'orifice cardia, la douleur est exaspérée par la pression que le clinicien peut exercer derrière la trachée-artère ou sur les environs de l'appendice xiphoïde. La dysphagie peut aller jusqu'à déterminer la régurgitation plus ou moins fréquemment, voire même infailliblement et sans exception ; le dernier cas, pour peu qu'il eût de durée, serait extrêmement grave. Quelquefois la régurgitation, avec ou sans tentative préalable de déglutition d'alimens ou de boissons, amène une quantité considérable